

PAR LE FER ET PAR LE FEU

par

Henryk SIENKIEWICZ

1901

Roman héroïque

Traduction du comte WODZINSKI et de B. KOZAKIEWICZ

Nouvelle édition à partir de celle de 1901

Éditions Saint-Remi

– 2013 –

Du même auteur aux ESR, suite du présent livre :

- LE DÉLUGE
- MESSIRE WOLODOWSKI

Ces trois romans historiques « qui envisagent le côté tragique de la vie, forment une trilogie grandiose et très honnête », selon l'analyse critique de l'abbé Louis Bethléem, dans son ouvrage *Romans à Lire et Romans à Proscrire*, 1928.



Armure de Housard cuirassé
(régiment de Jean Kétruski)

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

NOTE.

PAR *le fer et par le feu* (Ogniem i mieczem) commence à la mort du roi Ladislas IV Vasa, fils de Sigismond, roi de Suède, successeur lui-même d'Etienne Batory qui fut élu roi de Pologne, après la fuite de Henri de Valois, notre Henri III.

La République Polonaise se composait à cette époque de trois parties bien distinctes :

1° Les terres de la Couronne, c'est-à-dire le royaume de Pologne proprement dit ;

2° Le grand-duché de Lithuanie, réuni à la Pologne en 1387 par le mariage d'Hedwige d'Anjou, fille de Louis, roi de Pologne et de Hongrie, avec Ladislas Jagellon ;

3° Les provinces méridionales appelées Russiennes ou Ruthéniennes.

Là, et surtout dans une de ces provinces, l'Ukraine, s'était établie une population hétérogène, jalouse de ses franchises, toujours prête à la guerre. À cette agglomération de gens de toutes sortes on donna le nom générique de Cosaques.

On appelait Zaporogues les Cosaques qui campaient au delta du Dniepr, l'ancien Borysthène, parmi les îlots et les récifs (la Sitch).

La plupart de ces Cosaques étaient soldats enregistrés au service du Roi et de la République et constituaient une association, un compagnonnage militaire. Les autres, Cosaques irréguliers, ne prenaient les armes qu'en vue de profits personnels.

En face de cette organisation cosaque voici quelle était l'organisation polonaise :

Les rois de Pologne étaient électifs. Pour faire ratifier les lois, ils devaient convoquer, en Diète, le Sénat et la Chambre des députés qui, à l'ordinaire, délibéraient séparément. Dans ces Diètes, le résultat des votes dépendait toujours de la noblesse. Le veto d'un seul gentilhomme suffisait à annuler les plus

importantes résolutions et même à interrompre la période de législature.

L'armée sur laquelle s'appuyait la République était double.

Il y avait une armée de la Couronne et une armée lithuanienne, un grand-hetman de la Couronne, un grand-hetman du duché, et ainsi de suite pour tout le haut commandement.

Des mercenaires formaient les meilleurs régiments d'infanterie.

La cavalerie était divisée en régiments ou bannières.

D'abord la lourde cavalerie : dragons et houzards cuirassés.

Puis, la cavalerie légère : cheval-légers tatars ou valaques, ainsi nommés parce qu'ils étaient armés à la mode tatar ou valaque.

Parmi les dragons, servaient des étrangers et des indigènes de basse condition. Tous les autres régiments se recrutaient dans la noblesse et comprenaient trois cents gentilshommes ou compagnons. Chacun de ces gentilshommes armait à ses frais deux cavaliers. La bannière était ainsi portée à un nombre de neuf cents hommes qui était doublé et triplé par l'adjonction des varlets.

Le compagnon avait rang d'officier. S'il passait dans un régiment mercenaire, il avait le pas même sur les officiers généraux. Les chefs titulaires des régiments de cavalerie, princes du sang, évêques, grands seigneurs, ne menaient jamais leurs bannières à l'ennemi. Le commandement effectif était exercé par un lieutenant-colonel, un lieutenant et un porte-enseigne.

C'est donc le plus haut grade militaire qu'obtint le héros de ce récit, Jean Krétuski quand il fut nommé lieutenant-colonel du régiment de houzards du palatin d'Ukraine.

PAR LE FER ET PAR LE FEU

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

L'ANNÉE 1647 fut une année féconde en signes annonciateurs de désastres.

Les chroniques racontent qu'une nuée de sauterelles, comme pour présager de nouvelles incursions tatares, s'abattit sur les Champs Sauvages, y anéantissant le blé et l'herbe. Au cours de l'été, il y eut une éclipse de soleil ; une comète incendia le firmament.

À Varsovie, des croix de feu et des sépulcres parurent dans les airs : on faisait pénitence, on jeûnait, on prodiguait les aumônes ; d'aucuns prédisaient une peste exterminatrice.

L'hiver se montra d'une clémence insolite. Dans les palatinats du sud, les cours d'eau n'eurent pas leur couche coutumière de glace, et, grossis par la fonte des neiges, débordèrent ; sous les pluies diluviennes, le steppe fut un immense marais. À la mi-décembre, les plaines se couvrirent de verdure ; les ruches bourdonnaient, le bétail meuglait dans les enclos... L'ordre de la nature ainsi détourné de son cours, tous, et dans les provinces ukrainiennes surtout, vivaient en l'angoisse du péril et les yeux fixés sur ces Champs Sauvages d'où sans doute il viendrait.

Les dernières traces de culture cessaient non loin de Tchérine, sur le Dniepr, et d'Ouman, sentinelle avancée qui défendait le Dniestr. Tenus par ces deux fleuves, comme par deux bras immenses, les Champs Sauvages allaient à perte de vue jusqu'aux limans, jusqu'à la mer.

Le sol y appartenait nominalement à la République polonaise, qui permettait aux Tatars d'en utiliser les pâturages. Dans ces hautes herbes, on chassait l'homme, comme on chasse le loup. Chassait qui voulait. Armé jusqu'aux dents, le berger y gardait son troupeau, le banni s'y réfugiait, le soldat s'y lançait en quête d'aventures, le pillard en quête de butin, le Cosaque y courait sus au Tatar, et le Tatar sus au Cosaque. Quand le voyageur perdu dans ces solitudes entendait le bruissement d'ailes des oiseaux fauves, il se disait : « Il y a par là des cadavres sans sépulture... » Ainsi apparaissait le steppe, vide et plein à la fois, silencieux et menaçant, tranquille et infesté d'embûches, sauvage par le sol, sauvage par l'hôte.

Parfois sur lui passait la guerre. Alors, des hordes tatares, des régiments cosaques, des bannières polonaises ou valaques y coulaient en tous sens. La nuit, les hennissements des chevaux répondaient aux hurlements des loups. Le son des timbales et des trompettes résonnait jusqu'au lac d'Ovide et, de là, jusqu'à la mer. Mais, durant l'hiver de 1647, le steppe resta silencieux. Des sources à l'embouchure de l'Olmenitchek, affluent du Dniepr, pas un mouvement dans les hautes et sombres herbes.

Ce soir-là, un soleil de cuivre mourut à l'horizon Et la nuit, propice aux ébats des fantômes, des vampires et des goules, s'établit, absorbant dans son opacité un monticule qui haussait sur les rives de l'Olmenitchek les décombres d'un château fort. Sur cette éminence, un cavalier se tenait immobile.

Soudain, autour du tertre des formes s'agitèrent comme écloses des ténèbres. Au gré des nuages qui glissaient au ciel lunaire, elles se précisaient ou s'effaçaient. Dans les clartés douteuses de la nuit, on ne distingua plus que la silhouette du cavalier en observation.

Cependant il avait suffi du bruit des herbes froissées pour le rendre attentif. Il fit quelques pas sur le monticule, scrutant du regard le steppe. Mais maintenant un silence régnait absolu et l'obscurité était devenue plus impénétrable...

Du temps passa. Tout à coup, il y eut une clameur confuse : « Allah ! Allah !... Jésus !... Tue ! À moi ! Pitié ! Grâce ! » Des

coups d'arquebuse retentirent. Une nuée de cavaliers bouleversait, comme une trombe, l'étendue funèbre. Encore des détonations, des cris de fureur, des râles... Puis tout se tut... Le drame était fini, — un de ces drames qui si souvent se jouaient dans l'immensité des Champs Sauvages.

Maintenant les cavaliers avaient escaladé le monticule.

Une voix impérative retentit dans les ténèbres.

— Vos briquets ! Du feu !

Des étincelles jaillirent... Une vive flamme monta vers le ciel. Déjà on avait fiché en terre une torche. À sa lumière, les hommes d'armes se penchèrent sur un corps qui gisait inanimé.

Ils portaient les couleurs du roi : veste rouge, capuce en peau de loup. L'un d'eux, qui montait un cheval de race et qui était évidemment leur chef, sauta de sa selle et, s'inclinant vers le blessé, demanda :

— Eh bien ! sergent, vit-il ou est-il mort ?

— Il n'est pas mort, lieutenant, mais n'en vaut guère mieux : le nœud coulant l'a presque étranglé.

— Qui est-ce ?

— Pas un Tatar, à coup sûr. Un homme de qualité.

— Tant mieux !

Le lieutenant observa quelques instants l'inconnu et conclut :

— Ce doit être quelque colonel.

— Et quand vous aurez vu le cheval... ! Un cheval que le khan lui-même envierait. Mais voilà qu'on l'amène.

Deux soldats amenaient, en effet, une bête superbe, qui, les oreilles en émoi, les naseaux dilatés, les yeux douloureux, tendait la tête vers son maître gisant.

— Le cheval nous restera, lieutenant ? interrogea le sous-officier.

— Ah ! mécréant, tu voudrais priver un chrétien de sa monture, en plein steppe ?

— Dame ! butin conquis...

Mais un râle plus fort de l'homme étranglé interrompit la discussion.

— Qu'on lui verse de l'eau-de-vie dans la bouche, et qu'on défasse sa ceinture !

— Camperons-nous ici, cette nuit ?

— Oui. Dessellez vos chevaux. Allumez les feux.

Des soldats ranimaient l'étranger par des rasades entonnées et par des frictions rudes ; d'autres allaient couper des chardons ; d'autres enfin étendaient sur le sol des peaux d'ours et de chameau pour la nuit.

Le lieutenant, sans plus se soucier de sa prise, dénoua sa ceinture et s'assit, les pieds au feu, sur son manteau. C'était un homme jeune, sec, brun, au masque aquilin, au regard énergique, téméraire et bon. Une lourde moustache, une barbe qu'il n'avait pas rasée depuis des jours, lui conféraient une gravité au-dessus de son âge.

Cependant, deux valets s'occupaient des préparatifs du souper. On dépeçait un mouton ; on écorchait une chèvre sauvage ; des selles on décrochait, pour les embrocher, des perdrix blanches et des outardes abattues pendant la journée.

Le captif reprenait lentement connaissance.

D'abord, il regarda autour de lui, comme cherchant à deviner parmi quelles gens il se trouvait ; puis, il fit effort pour se lever. Le sergent le soutint sous les aisselles ; un soldat lui mit en main une masse d'armes sur quoi il s'appuya. Son visage était encore violacé, ses veines gonflées, ses yeux injectés. Enfin, d'une voix sourde :

— De l'eau !... dit-il.

On lui passa une gourde d'eau-de-vie. Il but avidement. Le cordial le ranima. Alors, la voix déjà plus claire :

— En quelles mains suis-je tombé ?

— En des mains qui vous ont sauvé, dit le lieutenant.

— En ce cas, ce n'est pas vous, messieurs, qui m'avez mis au carcan ?

— Monsieur, répondit le lieutenant, nous nous servons de nos épées. Votre soupçon injurie de braves soldats. Vous avez été aux prises avec des brigands. Si le cœur vous en dit, regardez-les, car mes hommes les ont saignés comme moutons.

Il indiquait du doigt des corps étendus pêle-mêle au bas du tertre.

Mais l'étranger reprit :

— Laissez-moi reposer un peu.

On lui dressa une selle. Il s'y laissa choir, silencieux.

L'homme était dans la force de l'âge, de taille moyenne, large d'épaules, massif. Crâne énorme, teint saur, obliques yeux tatars. Une moustache clairsemée tombait de chaque côté de ses lèvres minces, en larges touffes. Cette figure puissante exprimait le courage et l'orgueil ; il y avait en elle quelque chose d'attirant et de repoussant, de la majesté et de la ruse, de la bonhomie et de la cruauté.

Il se leva, après un repos de quelques instants, et, sans même remercier ses libérateurs, s'en alla d'un pas lourd examiner les cadavres.

— Un rustre..., grommela le lieutenant.

L'étranger, cependant, considérait ces morts avec attention. Il hocha la tête, en homme qui vient de comprendre, puis revint vers le lieutenant en se palpant les côtes, comme cherchant une ceinture pour y passer les mains.

Cette assurance, chez un individu à peine sauf de la corde, fut loin de plaire à l'officier.

— Il semblerait, pardieu ! que vous cherchez des gens de connaissance parmi ces brigands, ou bien que vous récitez des prières pour leurs âmes.

— Vous vous trompez, messire, et ne vous trompez point, dit l'étranger. Vous ne vous trompez pas, car je cherchais bien là, en effet, des visages connus ; et vous vous trompez, puisque ces cadavres ne sont pas ceux de brigands, mais ceux des serviteurs d'un gentilhomme, mon voisin.

— On voit bien que vous ne buvez pas à la même tasse, vous et votre voisin.

Un sourire ambigu passa sur les lèvres étroites de l'homme.

— Vous vous trompez encore en cela, messire.

Et il ajouta :

— Mais que Votre Grâce me pardonne de ne lui avoir pas encore exprimé la reconnaissance qui lui est due, pour l'aide efficace et le secours si prompt qui m'ont valu d'échapper à une mort certaine. Votre courage a remédié aux effets de mon imprudence... Je m'étais trop écarté de mes hommes. Du moins, ma gratitude égale l'empressement mis par vous à me servir.

Disant, il tendit la main à l'officier. Celui-ci ne bougea pas.

— Je voudrais savoir, d'abord, si j'ai bien affaire à un gentilhomme ; je le crois ; toutefois, il me conviendrait peu d'accepter le remerciement de n'importe qui.

— Messire, je vois en vous la véritable fierté d'un preux... Vous parlez sagement. J'aurais dû commencer par là mon discours et mes actions de grâce : je suis Zénobi Abdank, gentilhomme du palatinat de Kiew, seigneur de terres franches, et colonel au régiment du prince Dominique Zaslowski.

— Et moi, je suis Jean Krétuski, lieutenant à la bannière des houzards cuirassés de son Altesse le duc Yaréma Wisniowiecki.

— Vous servez sous les ordres d'un chef glorieux. Recevez donc maintenant l'expression de ma reconnaissance, ainsi que l'étreinte d'une main amie.

L'officier n'hésita plus... Les houzards aux cuirasses dorées étaient enclins à traiter de haut leurs camarades des autres bannières, mais au milieu des Champs Sauvages, en plein steppe, ces distinctions perdaient de leur importance. D'ailleurs, il avait bien un colonel devant lui. Car, en même temps que son sabre et sa ceinture, les soldats remirent à Abdank son bâton de commandement, un bâton d'ivoire à tête de corne polie, insigne des colonels cosaques. De plus, l'équipage de messire Zénobi, sa parole choisie et grave, décelaient un homme rompu aux belles manières. Aussi messire Jean Krétuski l'invita-t-il à prendre part au repas. Ils mangèrent de bon appétit, et, lorsqu'on eut apporté une outre de vin moldave, la conversation devint expansive.

— Pussions-nous bientôt regagner nos foyers ! fit Krétuski.

— Et d'où revenez-vous, si l'on s'en peut enquérir ?

— De très loin, de Crimée.

— Quelle affaire vous y conduisit ? Étiez-vous chargé d'un rachat de captifs ?

— Non, monsieur le colonel. J'avais été dépêché au khan lui-même.

— Mes compliments ! Ce sont là hautes connivences ! Vous plairait-il me dire de quelle mission vous étiez chargé ?

— Je portais au khan une lettre autographe de Son Altesse le duc Yaréma.

— Un ambassadeur alors... Et que mandait Son Altesse au khan ?

— Monsieur le colonel, ce que vous avez eu à démêler avec ces malfaiteurs qui vous ont passé un licou reste votre affaire ; mais ce que le duc a pu écrire au khan n'est ni la vôtre ni la mienne : elle est strictement celle du duc et du khan.

— Je m'étonnais tout à l'heure, répliqua Abdank, que Son Altesse eût fait choix d'un aussi jeune ambassadeur : mais votre réponse, messire, me prouve que, si vous êtes jeune par les années, vous possédez l'expérience et la sagesse d'un vieillard.

Le lieutenant goûta ces paroles flatteuses. Il lissa sa moustache et dit :

— Mais vous, colonel, me direz-vous ce que vous veniez faire là, tout seul, sur les rives de l'Olmenitchek ?

— Je n'étais pas seul ; mais j'avais laissé mes gens en arrière. Je vais à la citadelle de Koudak, chez messire Grodek, vers qui l'illustrissime seigneur hetman m'a expédié muni de lettres.

— Pourquoi ne vous y rendez-vous pas par eau ?

— J'avais des instructions dont je ne pouvais m'écarter.

— Cela me paraît étrange... Ces pénibles conjonctures que vous venez de subir, vous les eussiez sûrement évitées, en radeau.

— Messire, le steppe est tranquille maintenant ; je le connais, et pas d'aujourd'hui... Ce qui m'est advenu est le fait de la jalousie et de la méchanceté d'un particulier.

— Quel est donc cet ennemi qui s'en prend à votre vie ?

— Il y a beaucoup à dire à ce sujet... Un mauvais voisin, monsieur le lieutenant... qui détruit mes moissons, me

pourchasse sur mes propres terres, et qui a assailli et battu mon fils, un enfant. Et vous venez de voir qu'il en voulait à ma gorge.

— Ne portez-vous pas un sabre au côté ?

Sur le masque puissant d'Abdank passa un éclair sombre. Il répondit lentement :

— J'ai un sabre, en effet : et que Dieu me damne, si désormais j'emploie d'autre argument contre mes ennemis.

Le lieutenant allait répondre, quand soudain dans le steppe retentit un piétinement de chevaux, ou plutôt le gargouillis de leurs sabots dans les herbes détrempees.

— Ce sont sans doute mes gens, fit Abdank... Je leur avais donné rendez-vous en ce lieu, sans m'attendre à un guet-apens.

Quelques instants après, une troupe se rangeait en demi-cercle autour du tertre... Aux reflets de la flamme, on distinguait les têtes anhéantes des chevaux et, au-dessus, les visages inclinés de cavaliers qui tenaient la main à hauteur des sourcils pour mieux pénétrer les ombres vaguement rougeoyantes.

— Hé ! les gens ! qui êtes-vous ? cria Abdank.

— Les serviteurs de Dieu, répondirent des voix dans la nuit.

— Oui, ce sont bien mes gars, dit Abdank tourné vers le lieutenant. Salut, mes amis !

Déjà quelques-uns avaient mis pied à terre et s'approchaient du feu.

— Nous avons hâte d'être ici... Qu'y a-t-il eu, petit père ?

— Un guet-apens. Chedko le traître, au courant de tout, m'attendait ici avec ses complices... Ils ont voulu m'étrangler.

— Dieu t'a préservé, petit père... Mais quels sont ces Lakhs¹ que nous voyons autour de toi ?

— Ce sont des amis, des braves... Louanges soient rendues à Dieu ! me voici sauf... Nous allons repartir.

— Louanges à Dieu ! Nous sommes prêts à te suivre.

Les nouveaux arrivants tendaient les mains à la flamme, car la nuit était froide. Ils étaient une quarantaine, et ne ressemblaient point à des Cosaques réguliers. Tout cela commençait à paraître

¹ Lakh — terme par lequel les Cosaques désignaient les Polonais.

suspect au lieutenant. Si le grand-hetman eût envoyé messire Abdank à Koudak, il lui eût donné une escorte de Cosaques réguliers, et, encore une fois, dans quel but avoir pris le chemin du steppe, où les nombreux cours d'eau à passer ne pouvaient que retarder la marche ? C'était à faire croire que messire Abdank avait intérêt à éviter les approches du fort. En outre, la personne elle-même du prétendu colonel donnait à réfléchir au lieutenant... Il remarqua que les Cosaques, généralement assez familiers avec leurs chefs, l'entouraient de marques de respect réservées d'ordinaire au hetman investi par l'autorité souveraine du roi. Ce devait être là un personnage d'importance, et Krétuski pourtant n'avait jamais entendu ce nom d'Abdank. Le visage de cet homme reflétait une volonté irréductible. Ce même caractère se lisait sur les traits du duc Yaréma Wisniowiecki ; mais ce qui, chez le prince, était un attribut naturel de sa haute naissance et de son pouvoir, était inquiétant chez un inconnu, rencontré au hasard du steppe.

Abdank, cependant, avait donné l'ordre de seller sa monture.

— Monsieur le lieutenant, dit-il, le temps me presse, ma route est longue. Laissez-moi derechef vous remercier ; puisse Dieu me permettre de m'acquitter, quelque jour, par un service analogue !

— J'ignorais qui je secourais : je n'ai donc aucun droit à votre reconnaissance.

— C'est votre modestie qui parle... une modestie pour le moins égale à votre courage. Faites-moi la grâce d'accepter cet anneau, en souvenir de moi.

Le lieutenant fronça les sourcils et recula d'un pas, mesurant Abdank du regard... Abdank poursuivit avec une gravité presque paternelle :

— Voyez... Non point pour sa valeur, mais pour les vertus qui y sont attachées, je vous conjure de ne point repousser ce présent... Tout jeune encore, en captivité chez l'Infidèle, j'ai reçu cette bague des mains d'un pèlerin qui revenait de Terre Sainte. Le chaton recèle un grain de la poussière du Sépulcre. Il n'est pas permis de refuser un tel don, fût-ce de mains criminelles ou

coupables. Vous êtes jeune, messire, vous êtes soldat et, puisque la vieillesse, proche déjà de la tombe, ignore ce que lui réserve encore l'heure dernière, à plus forte raison la jeunesse, qui, ayant un long chemin devant elle, s'y voit exposée à un nombre plus grand d'incidents imprévus et d'aventures. Cet anneau vous gardera de la méchanceté du sort et vous sauvera au jour du jugement suprême. Et je vous le dis en vérité, voici que ce jour se lève au-dessus des Champs Sauvages.

Un grand silence se fit. On n'entendait que l'éboulis des braises et l'ébrouement des chevaux... Soudain, Abdank répéta, comme s'il se fût parlé à soi-même :

— Le jour du jugement se lève sur les Champs Sauvages...

D'un geste presque automatique, le lieutenant prit la bague qu'on lui tendait.

Abdank enfourcha son cheval.

— En route, en route ! dit-il à ses gens. Et vous, lieutenant, mon compagnon, que Dieu vous garde ! Les temps sont tels que le frère se défie du frère aujourd'hui : vous ignorez le nom de celui que vous avez sauvé de la mort.

— Vous ne vous appelez donc pas Abdank ?

— Abdank, répondit l'étranger, n'est que la devise de mes armes et le nom de mon blason.

— Mais votre nom ?

— Bogdan Zénobi Chmielniczi. Retenez bien ce nom...

Il dit, et lança son cheval sur la pente de la colline.

Ses hommes le suivirent. Bientôt ils disparaissaient, dans la nuit. Mais, quand ils se furent éloignés d'un demi-stade, le vent du steppe rapporta au campement les paroles du chant cosaque dont ils emplissaient la nuit :

Oh ! délivre-nous, Seigneur, délivre tes esclaves,
Du joug si lourd,
De la loi musulmane...

Les voix s'affaiblirent par degrés, se confondirent avec les souffles indécis de la plaine.

CHAPITRE II.

LE lendemain, à Tchérine, Krétuski descendit au pied-à-terre du duc Yaréma. Il y dormit comme léthargiquement une nuit et un jour ; puis se rendit chez messire Zawila, ancien commissaire de la République, excellent soldat, qui, sans être de service dans la milice ou la chancellerie ducale, passait pour un des plus fidèles amis du prince. Mais Zawila n'avait reçu aucune instruction spéciale de Lubnié, résidence actuelle du duc Yaréma.

La mission de Krétuski en Crimée avait réussi. Il s'agissait d'obtenir du khan le châtiment de certains chefs tatars, coupables d'avoir poussé leurs incursions jusque sur les domaines ducaux, situés en deçà du Dniepr. Le khan avait acquiescé au désir du prince, et même, soucieux de gagner les bonnes grâces d'un guerrier aussi illustre, il lui envoyait un cheval choisi parmi les plus beaux du désert, et de précieuses fourrures de zibeline. Krétuski, fort satisfait, se proposait maintenant de prendre du bon temps à Tchérine et de laisser ses hommes s'y refaire ; mais Zawila, lui, se montrait fort alarmé de certains symptômes qu'il avait remarqués par la ville.

C'était jour de marché. Ils allèrent ensemble chez Dopoulo, le Valaque, qui tenait une taverne et hôtellerie où les notables de la région avaient accoutumé de se réunir. Bien que l'heure fût matinale, ils trouvèrent là force gens attablés : fermiers royaux, magistrats de Tchérine, starostes, quelques chefs cosaques, et aussi de ces petits nobles qui cultivaient leur enclos ou bien cherchaient fortune dans le service des grands.

Autour de massives tables en chêne, ils devisaient à voix bruyante de la fuite de Bogdan Chmielniçki, l'événement le plus considérable du jour... Krétuski questionnait son compagnon. Qui était donc ce phénix dont s'occupait ainsi toute la ville ? Le vieux soldat expliquait :

— Ah ! vous ne savez pas ? ... Il s'agit du scribe de l'armée zaporogue, du propriétaire de Suboty..., de mon compère...,

ajouta-t-il plus bas. Nous nous connaissons dès longtemps. Nous avons pris part à mainte affaire, où je l'ai vu accomplir des prouesses. J'estime qu'il n'est pas, dans la République, d'homme plus expert aux choses de la guerre... Une tête de hetman, pour vous le confier à l'oreille, un homme de main puissante et d'esprit clair. Les Cosaques obéissent mieux à sa voix qu'à celle de leurs atamans... Un homme point dépourvu de bonnes qualités, mais atrabilaire, inquiet, et qui serait terrible si la haine ou l'envie dominaient son âme.

— Pourquoi a-t-il décampé ?

— Ils se prenaient aux cheveux, lui et le staroste Tchaplinski. Misères cependant que tout cela ! Simples querelles de nobliaux qui se verseraient réciproquement de la graisse bouillante dans le cou... On dit aussi qu'il était au mieux avec la femme du staroste ; celui-ci lui avait jadis soufflé sa maîtresse, pour l'épouser ; Chmielniçki la lui a reprise... ce qui est assez naturel après tout, la femme étant légère... mais ce sont là prétextes à la faveur desquels se manigancent des intrigues plus graves. Voici la situation : à Tcherkass tient garnison notre vieil ami Barrabas, un colonel des Cosaques. C'est lui qui gardait la charte des privilèges octroyés et les rescrits royaux, dont on a dit qu'ils étaient pour les Cosaques un encouragement à résister aux nobles. Barrabas, un brave homme, les tenait enfermés chez lui, se refusant à les publier. Eh bien ! Chmielniçki l'a invité à une fête et, tandis que le colonel buvait, Chmielniçki, d'accord avec la colonelle, soustrayait la fameuse charte... et filait. Une rébellion est à craindre sur ces confins extrêmes de la République, car, je le répète, c'est un homme terrible... et nul ne sait où il se cache ni ce qu'il machine.

Sur quoi, messire Krétuski s'écria :

— Ah ! le renard... Il m'a joué... Il se disait colonel cosaque, au service du prince Dominique Zaslowski... Dire que je l'ai tenu cette nuit entre mes mains... Je l'ai délivré de la corde !

Zawila se prit la tête.

— Par Dieu ! que racontez-vous là, messire ! Est-ce possible ?

— Cela est... Oui, il se donnait pour colonel du régiment Zaslowski, et, à l'en croire, il se rendait au fort de Koudak, envoyé par le grand hetman... Cela me paraissait louche, il est vrai, car pourquoi s'y fut-il rendu par terre et non par eau ? Il se faufilaient en tapinois, seul dans le steppe.

— C'est un homme qui a toutes les ruses d'Ulysse... Et où donc l'avez-vous rencontré ?

— Sur les rives de l'Olmenitchek. Je vois maintenant qu'il filait vers la Sitch¹.

— Parbleu ! il voulait éviter de passer en vue du fort. Je comprends à merveille, *intelligo*. Avait-il une forte troupe avec lui ?

— Une quarantaine d'hommes, mais qui seraient survenus trop tard pour le tirer d'affaire. Sans mes gens, les valets du staroste son ennemi l'eussent bel et bien étranglé.

— Attendez donc, messire ; il s'agit là d'un événement de premier ordre, capital dans ses conséquences peut-être... Les valets du tenancier Tchaplinski, dites-vous ?

— Oui. C'est lui-même qui me l'a affirmé.

— Comment le tenancier savait-il le trouver là ?

— Je l'ignore...

— Savez-vous que des lettres patentes du hetman prescrivent à tous de se saisir en tout lieu de Bogdan Chmielniçki et de le mettre aux fers ?

Le lieutenant n'eut pas le loisir de répondre. Un gentilhomme faisait à grand fracas irruption dans la salle. Jetant un regard arrogant sur l'assistance :

— Salut ! dit-il.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, de petite taille, au violent faciès, aux yeux bombés et colériques.

— Salut, messires ! réitéra-t-il, froissé de l'inattention de l'assistance.

— Salut ! salut ! répondirent enfin quelques voix.

¹ Îlots et récifs sur le Dniepr, qui servaient de refuge aux Cosaques zaporogues.

Le nouveau venu n'était autre que ce sieur Tchaplinski, staroste de Tchérine, l'homme de confiance et le familier de monseigneur Koniecpolski, le porte-étendard de la Couronne.

Grand bretteur et grand plaideur, dur aux humbles, on ne l'aimait guère ; mais, comme il était soutenu par des influences puissantes, on le ménageait.

Il s'approcha du vieux Zawila, salua Jean d'une légère inclination de tête et, prenant place sur le banc à leur côté, il se fit servir de l'hydromel.

— Monsieur le staroste, demanda Zawila, savez-vous ce que devient Chmielnički ?

— On l'a pendu, messire, comme je m'appelle Tchaplinski. On l'a pendu... Si, par hasard, il n'est pas encore pendu, il le sera. Maintenant, nous voilà munis des lettres de poursuite signées du grand-hetman : qu'il tombe seulement entre mes mains...

Et il ponctua ces paroles d'un coup de poing à faire chavirer les verres.

— Ne renversez donc pas mon vin, dit Jean d'un ton sec.

Mais Zawila prévint la dispute.

— Vous voulez le pendre, soit. Mais où le trouver ? dit-il. N'a-t-il pas, derrière lui, effacé toutes traces ? Nul ne sait où le chercher...

— Nul ne le sait... Mais je le sais, moi, comme je m'appelle Tchaplinski ! Messire, vous connaissez Chedko, n'est-ce pas ? Eh bien ! Chedko le sert, mais il me sert en même temps... et sera son Judas. Chedko s'est donc abouché avec les gars de Chmiel... C'est un rusé compère... Il s'est chargé de me le livrer mort ou vif... Il l'a suivi dans le steppe, sachant à l'avance où le pincer... Ah ! le chien maudit !

Et de nouveau il heurta la table du poing.

— Ne renversez donc pas mon vin ! insista Jean.

Tchaplinski s'empourpra, ses yeux à fleur de tête s'injectèrent.

— Ainsi Chedko s'est chargé de vous livrer Chmiel ? reprit le vieux Zawila.

— Oui ! Chedko lui-même... Et il me le livrera, aussi vrai que je m'appelle Tchaplinski.

— Eh bien ! je vous dis, moi, qu'il ne vous le livrera pas du tout... Chmiel s'est tiré sain et sauf de vos embûches et a fui vers la Sitch. Il faut en informer aujourd'hui même le castellan de Cracovie. Pas de plaisanterie avec Chmiel... Bref, j'estime qu'il a le bras plus long, l'esprit plus avisé, une fortune plus constante que Votre Honneur, toujours enclin à s'exalter. Chmiel est en sûreté, je vous le répète. Si vous ne voulez pas m'en croire, interrogez cet officier, qui, cette nuit encore, a causé avec lui en plein steppe, et l'a vu s'éloigner en parfaite santé.

— Impossible, impossible ! clamait Tchaplinski, s'arrachant les cheveux.

— Et qui plus est, continua Zawila, qui n'aimait pas le staroste, l'officier ici présent l'a sauvé d'un guet-apens... Il a même expédié vos serviteurs en un monde meilleur, ce dont vous ne pourriez lui savoir mauvais gré, puisque, revenant de Crimée, où le duc l'avait envoyé en mission, il ignorait que l'illustrissime hetman eût lancé des lettres de poursuite contre Chmiel... Rien de plus simple que le sentiment qui l'a poussé à porter secours à un homme assailli par des gaillards qui avaient toutes les apparences de brigands. Voilà donc Chmiel hors d'affaire, et s'il lui prenait fantaisie de vous surprendre avec ses Zaporogues dans votre starostie, j'imagine que vous ne seriez pas ravi de sa visite... Mais aussi vous l'avez traité par trop mal, messire !

Les yeux exorbités, le visage cramoisi, Tchaplinski se tourna vers Jean et, d'une voix que paralysait la colère :

— Comment ! malgré les lettres de monseigneur le hetman ? Messire, je... je vous...

Krétuski ne se leva pas ; un coude sur la table, il considérait le tenancier avec le regard d'un laneret¹ pour un moineau.

— Finirez-vous de vous cramponner à moi comme un chardon à la queue d'un chien ? dit-il.

— Moi, je... je... vous ferai comparaître en jugement... Ainsi malgré les lettres... ! Je... je... mettrai mes co... co... cosaques à vos trouses !...

¹ Laneret – Oiseau de proie, qui est le mâle du lanier (Littre).

Il criait si fort que tous les buveurs s'étaient tus pour suivre la querelle.

— Faites-moi le plaisir de cesser vos cris, dit le vieillard. Cet officier est de mes amis.

— Je... je... vous traînerai en justice..., vous ferai mettre aux f... f... fers, continuait le staroste en fureur.

Jean était debout. Il ne tira pas son sabre du fourreau, mais en leva la garde au niveau du nez de son adversaire.

— Sentez donc ça, messire, dit-il froidement.

— Par Dieu ! tue ! à moi, mes gens !... vociférait Tchaplinski, portant, lui aussi, la main à son sabre. Mais il n'eut pas le temps de dégainer. Le jeune officier le fit virer comme un tonton, l'empoigna d'une main par la nuque, de l'autre par le fond de ses chausses, et, soulevant l'énergumène, se dirigea avec son fardeau vers la porte.

— Place, messeigneurs, disait-il, place ! L'animal est méchant, il rue...

Et il lança dehors Tchaplinski ; après quoi, très calme, il se rassit sur le banc, à côté de Zawila.

Il y eut un silence. Puis un rire unanime éclata, qui fit trembler les vitres.

— Vivent les hommes à Wisniowiecki ! criaient les uns.

— Il a son compte ! Évanoui, tout sanglant ! disaient les autres, du seuil. Ah ! voilà que ses gens le relèvent.

— À dire vrai, fit Zawila, ce limier nous courait sus à tous.

— Mâtin plutôt que limier, rectifia, en s'approchant, un gentilhomme ventru, l'œil droit couvert d'une taie, et le front marqué d'une cicatrice large comme un écu et si profonde qu'on apercevait l'os. Oui, mâtin plutôt que limier. Permettez-moi, messire, poursuivit-il en s'adressant à Krétuski, de vous présenter mes devoirs. Jean Zagłoba, connu par cette cicatrice que m'occasionna la balle d'un brigand. Oui... je me rendais en Terre Sainte pour y expier mes péchés de jeunesse...

— Vous brodez, messire, interrompit Zawila : vous nous affirmez, l'autre jour, que cette blessure, on vous l'avait faite en pleine Pologne, à Radom... Une chope de bière dans la figure...

— Non, c'est bien la balle d'un bandit, sur mon honneur ! L'histoire de Radom... c'est une tout autre affaire...

— Vous aviez peut-être fait vœu d'aller en Terre. Sainte ; mais vous n'y avez jamais été... voilà qui est sûr.

— Je n'y ai pas été parce que, dès Galata, j'ai cueilli la palme du martyre. Si je mens, je veux qu'on me tienne pour un archichien, et non pour un gentilhomme.

— Oûi, certes, et un brèche-dent par-dessus le marché !

— Je ne veux rien entendre. À votre santé, monsieur le lieutenant !

Tout le monde entourait Jean et, en haine du staroste, on lui prodiguait mille marques de sympathie. Fait singulier, que ces gentilshommes polonais des environs de Tchérine, ces petits propriétaires, ces détenteurs d'«économies» royales, dans le différend qui mettait aux prises Bogdan Chmiel ou Chmielniçki avec le staroste de Tchérine, se rangeassent du côté de celui-là.

C'est que Chmiel avait la réputation d'un soldat qui en maintes rencontres avait bien mérité de la République. On savait que le roi même ne dédaignait pas de conférer avec lui et faisait cas de ses avis. D'ailleurs, ne voyant dans cette lutte entre les deux adversaires qu'une querelle privée, une de ces querelles comme il s'en produisait par milliers de gentilhomme à gentilhomme, on inclinait vers celui qui savait le mieux se concilier les cœurs, sans imaginer que cela pût avoir des conséquences pour la patrie. Plus tard seulement, on brûla de haine pour ce Chmiel redoutable.

Donc, ils venaient tous à messire Jean, la pinte au poing.

— À votre santé, monsieur mon frère ! Trinquons !... Vive le parti des Wisniowieçki ! Vive le duc Yaréma, le hetman sans second ! Avec lui, nous irions au bout du monde ! Sus au Turc, sus au Tatar ! Jusqu'au Bosphore, jusqu'à Stamboul ! Vive le roi, notre très gracieux sire Ladislas IV !

Messire Zagloba, en homme capable d'avoir le dernier mot avec un régiment entier, tant à discourir qu'à boire, criait plus fort que tous.

— Messieurs ! — et à sa voix les vitres tremblaient, — je vous annonce que j'ai cité le sultan à comparaître devant le

tribunal de la starostie pour la violence dont il s'est rendu coupable à mon égard à Galata.

— Cessez donc de raconter ces billevesées ! Vous vous disloquez la mâchoire !

— Comment, messeigneurs ! auriez-vous oublié ? *Quatuor articuli iudicii castrensis : stuprum, incendium, latrocinium et vis armata alienis adibus illala...* N'a-t-il pas fait usage de la force armée, de la violence ?

— Vous criez comme un sourd... C'est à ne plus s'entendre.

— Si ! si ! j'irai devant les juges, j'épuiserai toutes les juridictions.

— Assez !

— Et j'obtiendrai sa condamnation ; je ferai publier son infamie... Nous aurons la guerre, mais du moins avec un *infamis*.

— À votre santé, messieurs !

Cependant le grand nombre riaient des facéties du ventripotent vieillard, et Jean avec eux : ses idées devenaient fumeuses. Messire Zagloba continuait ses hâbleries, quand un gentilhomme s'approcha et, le tirant par la manche, lui dit de cette voix traînante et chantante des Lithuaniens :

— Présentez-moi donc, je vous prie, messire Zagloba, au lieutenant Krétuski... Voulez-vous ?

— Si je veux ? mais certainement... Monsieur le lieutenant, voici messire...

— Podbipieta, dit le gentilhomme.

— Son blason est Tranchemontagne.

— Tranchecapuce...

— C'est tout un... Messire, poursuivit-il, s'adressant à Jean et lui désignant le Lithuanien, voici huit jours bientôt que je bois aux frais de ce gentilhomme, dont l'épée est aussi lourde que la bourse et la bourse aussi pesante que l'esprit. Si jamais j'ai bu meilleur vin, payé par un original plus fieffé, je veux qu'on me tienne pour aussi sot que celui qui me le paye.

— Il l'arrange bien, ma foi ! disaient les gais compagnons.

Mais le Lithuanien, loin de se fâcher, souriait, répétant :

— Laissez donc, messire, laissez !... ah ! que vous êtes méchant !...

Krétuski observait ce nouveau personnage avec curiosité. Étrange à coup sûr ! d'une longueur démesurée et d'une idéale maigreur. Mais ses larges épaules, son cou où saillaient les veines, décelaient une force peu commune. Il était assez congrûment vêtu : justaucorps et haut-de-chausses de drap gris, bottes à la suédoise ; sa large ceinture en peau de daim glissait vers la concavité de son ventre ; à cette ceinture était accroché un antique glaive, un glaive de Croisé, dont la poignée allait à l'aisselle du géant. Une paire de sourcils en ogive et une pendante moustache de chanvre donnaient au visage candide du Lithuanien une expression tout ensemble marmiteuse et comique. Il semblait de ces hommes que chacun gouverne à sa guise. Cependant, dès le prime abord, Jean s'était senti attiré vers lui, à cause de la loyauté de son regard, à cause aussi de cet héroïque équipement.

— Monsieur le lieutenant, demanda le Lithuanien, vous êtes du régiment Wisniowiecki ?

— Oui, pour vous servir.

Podbipieta croisa ses mains comme pour la prière.

— Ah ! quel héros, le duc ! quel illustre guerrier ! quel chef !

— Puisse Dieu nous en susciter beaucoup de semblables, pour la défense et la plus grande gloire de la République !

— Sans doute, sans doute. Et ne pourrait-on s'enrôler sous ses drapeaux ?

— Il vous accepterait volontiers.

Ici, maître Zagloba ne put s'empêcher de placer son mot.

— Le duc y gagnera deux nouvelles broches pour sa cuisine : l'une en votre longue et maigre personne, messire ; l'autre en votre glaive. À moins qu'il ne vous confie les fonctions de fourche patibulaire où pendre voleurs et sacripants. Ou bien, vous lui servirez d'aune à mesurer le drap d'uniforme.

— Allez toujours !... Vous êtes bien méchant... disait le Lithuanien, placide.

— Y a-t-il longtemps que vous avez quitté votre pays ? demanda Jean.

— Deux dimanches ont passé depuis que je suis à Tchérine. J'attendais ici votre arrivée, pour vous prier de recommander ma requête au seigneur duc.

— Excusez ma curiosité, messire ; mais pourquoi diable portez-vous ce glaive de bourreau ?

— Ce n'est pas un glaive de bourreau, lieutenant, mais un glaive de Croisé : je le porte parce qu'il a été conquis sur l'ennemi, sur un chevalier teuton, par un de mes ancêtres. À la bataille de Choïnice, il se trouvait déjà en mains lithuaniennes, et en bonnes mains... aussi je le porte et le porterai toujours.

— Mais c'est une machine terriblement lourde à manier, si l'on n'y met les deux mains.

— Une ou deux, comme on veut.

— Voulez-vous me le montrer ?

Le Lithuanien détacha le glaive de sa ceinture et le passa à son nouvel ami... Mais le bras de Krétuski retomba. Impossible, avec cette arme, de se mettre en défense, de parer, de porter librement des coups. Il la prit alors à deux mains. Elle était décidément trop pesante. Il en éprouva quelque honte... et se tournant vers ses compagnons :

— Messieurs, dit-il, quel est celui d'entre vous qui ferait le moulinet, ou tracerait le signe de la croix avec ce glaive ?

— Nous avons essayé déjà, répondirent quelques voix, et sans y réussir. Seul, Zawila le soulève, mais, lui non plus, ne tracerait pas la croix.

— Eh bien ! et vous, messire, demanda Jean, rendant l'arme au Lithuanien.

Celui-ci leva le glaive et, comme d'un jonc, en cingla l'air.

— Vive Dieu ! s'écria Krétuski, ravi... Vous êtes sûr d'obtenir du service auprès du duc.

— C'est ce que je désire de tout mon cœur : ainsi mon sabre ne se rouillera pas.

— Mais votre esprit à coup sûr, reprit Zagloba, car vous le maniez de moins preste façon.

Zawila s'était levé, et tous trois se disposaient à quitter la salle, lorsque entra un vieillard aux cheveux de neige.

— Monsieur le commissaire, dit-il, s'adressant à Zawila, je venais ici pour vous.

Le nouvel arrivant n'était autre que ce Barrabas, colonel cosaque du régiment de Tcherkass.

— Alors, faites-moi la grâce de me suivre à mon logis... Les têtes s'exaltent et l'on commence à voir trouble dans cette hôtellerie.

Ils sortirent. Dès qu'ils eurent dépassé le seuil, Barrabas demanda :

— N'a-t-on pas de nouvelles de Chmielniçki ?

— Si... Il a fui vers la Sitch... Cet officier que voici l'a rencontré hier, en plein steppe.

— Il n'a donc pas suivi le cours du fleuve... J'ai envoyé mes hommes à Koudak pour se saisir de lui... En vain. Il leur a échappé.

Ce disant, Barrabas, la main sur les yeux, geignit :

— Christ, ayez pitié de nous ! Christ, ayez pitié de nous !

— Qu'avez-vous à vous désoler ?

— Savez-vous ce qu'il a réussi, par ruse, à me dérober ? Savez-vous ce qui résultera de la publication de ces documents ? Christ, ayez pitié de nous ! Que le roi notre maître se hâte de déclarer la guerre à l'Infidèle : l'étincelle est aux poudres.

— Vous annoncez la rébellion ?

— Je ne l'annonce pas, je la vois...

— Qui le suivra ?

— Qui ? les Zaporogues, les Cosaques enregistrés, les bourgeois, la populace... tous ceux que vous voyez ici.

Et, le bras étendu, Barrabas désignait la place où se pressait une multitude oisive ou affairée... Le marché apparaissait encombré de colossaux bœufs gris, destinés aux troupes de la garnison de Korsun et que conduisaient des bouviers, les Tchabanes, dont la vie s'écoulait toute dans le steppe, hommes absolument sauvages et qui ne professaient nulle religion. C'étaient des personnages plus semblables, sous leurs touloupes de peaux brutes, à des bandits qu'à des pâtres. Tous étaient armés, mais des armes les plus disparates : arcs, fusils, sabres

tatars, rapières, faux, voire matraques emmanchant quelque mâchoire de cheval ou de loup. Tout aussi sauvages, quoique plus correctement armés, circulaient les Cosaques du bas Dniepr, qui fournissaient aux camps du poisson fumé, du gibier, de la graisse de mouton. Puis c'étaient des toucheurs de bœufs, des colons forestiers, des éleveurs d'abeilles, des charroyeurs, des Cosaques enregistrés, des Tatars, et tout un ramas de vagabonds et de sycophantes accourus, Dieu savait d'où. La ville entière semblait saoule. L'usage était pour ces gens de passer la nuit du marché à Tchérine, et la fête commençait bien avant la nuit. Des feux brillaient sur la place ; çà et là flambait une tonne de goudron. Les bœufs beuglaient ; les flûtes tatares insinuaient dans le tapage leur note vrillante, des tympanons y bourdonnaient, et des vieillards aveugles chantaient en s'accompagnant sur le théorbe :

Ô mon beau faucon,
Mon frère et compagnon,
Comme tu voles haut
Et comme tu vois loin !

Puis, soudain retentissaient aussi les sauvages « Hou ha ! » des Cosaques, dansant leurs rondes, noirs de poix, ivres. Il suffit au vieux Zawila de jeter un coup d'œil autour de lui pour se convaincre que Barrabas ne s'était pas trompé ; que le moindre souffle déchaînerait ces éléments indomptés, enclins à la rapine, dès longtemps habitués à la guerre, et qui remplissaient toute l'Ukraine. Derrière ces multitudes il y avait encore la Sitch, avec ses Zaporogues tout récemment muselés, soumis au joug, mais qui rongeaient leur frein avec impatience : ils se souvenaient des privilèges anciens, haïssaient les commissaires royaux, et leur force restait redoutable. Cette force s'appuyait sur les sympathies latentes, mais profondes, d'une foule compacte de serfs, moins résignés qu'en toute autre partie des vastes territoires de la République, parce qu'ils touchaient à ces frontières extrêmes où l'action de l'État finissait, où commençait le brigandage. Aussi le vieux Zawila, quoique ukrainien lui-même et fervent adepte du rite orthodoxe, se plongeait-il en une triste et profonde rêverie.

Il se rappelait les révoltes de Nalewaïko et de Loboda, et il savait qu'un Chmielniçki valait plus de vingt Nalewaïko ou de vingt Loboda. Il comprenait quels périls pouvaient résulter de la fuite de cet homme qui, d'ailleurs, emportait ces lettres royales dont Barrabas disait, qu'elles étaient, pour les Cosaques, un encouragement à l'insubordination.

— Monsieur le colonel, fit-il enfin, se tournant vers Barrabas, m'est avis que vous devriez, vous aussi, gagner la Sitch, sans plus tarder, afin d'y annuler, d'y neutraliser au moins, l'influence de Chmiel.

— Je répondrai simplement ceci : à peine la nouvelle de la fuite s'était-elle répandue, que plus de la moitié de mes hommes ont rejoint Chmielniçki dans la Sitch. Mon temps est fini. Il me faut songer à la tombe et non aux négociations ou aux batailles.

Tout en échangeant ces propos, on était arrivé au logis du commissaire. Zawila avait déjà recouvré sa sérénité d'esprit. Il fit servir à ses hôtes deux bonnes quarts d'hydromel.

— Ce sont des misères, après tout, dit-il, si, comme on le raconte, se prépare une guerre contre l'Infidèle ; et, pour moi, je sais bien qu'elle aura lieu. Quoique la République désire la paix et que les Diètes aient refusé des subsides au roi, Sa Majesté parviendra à ses fins, et alors cet orage qui se forme, on pourra le faire crever sur les Turcs. En tous cas, nous avons encore du temps devant nous. Je me rendrai auprès du castellan de Cracovie, je lui signalerai ce qui se passe ici et l'engagerai à venir nous rejoindre avec son armée. Vous, colonel, efforcez-vous de maintenir vos Cosaques dans l'ordre, et vous, lieutenant, une fois à Lubnié, engagez le duc à tenir un œil ouvert sur la Sitch. Alors même qu'ils prépareraient un mauvais coup, *repeto*, nous avons du temps devant nous. La Sitch est presque déserte : ses habitants, en quête de poisson et de gibier, sont actuellement dispersés à travers l'Ukraine. Avant qu'ils se rassemblent, il coulera de l'eau dans le Dniepr. Et puis, le nom du duc les remplit d'effroi.

— Moi, reprit le lieutenant, je serai prêt à quitter Tchérine dans deux jours.

— Voilà qui est bien. Vous, colonel, dépêchez vos courriers avec un rapport à monseigneur le porte-étendard de la Couronne, ainsi qu'au prince Dominique Zaslawski. Mais que vois-je ? ... Vous dormez déjà !

En effet, Barrabas s'était assoupi, les deux mains croisées sur son ventre, et commençait à ronfler. Quand le colonel n'avait rien à boire ou à manger, il ne savait que dormir.

— Regardez, messire, fit Zawila. Et c'est ce vieillard que nos politiciens de Varsovie ont chargé de maintenir les Cosaques sous le joug... Que Dieu les garde !... Ils se confiaient même à Chmiel... Le grand-chancelier poursuivait je ne sais quelles négociations secrètes avec lui... Ah ! ils se verront cruellement désillusionnés.

Le lieutenant soupira. Barrabas lança un ronflement plus sonore, et se mit à murmurer dans son sommeil :

— Pitié, Seigneur ! Pitié, Seigneur !

Le lieutenant et Zawila se séparèrent. Des bûchers allumés sur la place, montait comme une immense lueur d'incendie. On eût dit tout Tchéline en flammes. Le vacarme et les cris croissaient avec la nuit. Les bouviers, massés par groupes, hurlaient les lugubres refrains du steppe... Les Zaporogues dansaient autour des foyers, jetaient leurs bonnets en l'air, déchargeaient leurs vieilles armes, buvaient l'eau-de-vie à pleines quarts. Ça et là s'élevaient des rixes qu'apaisaient les soldats du staroste. Jean dut se frayer passage avec la poignée de son sabre. À ces cris sauvages, à ce souffle formidable qui passait par la nuit, il lui semblait que la révolte éclatait. Son cœur battait plus vite, mais plein de confiance et de joie. Devant les horreurs d'une guerre civile, se lamentaient les âmes de vieillards tels que Barrabas et Zawila : son âme, à lui, tressaillait d'impatience, avide de sang et de flammes.

Cependant, par la ville, les bouviers chantaient leurs chœurs d'une voix plus rauque ; les Zaporogues multipliaient les coups de feu et les rasades.

Ces détonations, ces « Hou-ha ! hou-ha ! » poursuivirent l'officier jusque dans sa chambre et ils l'obsédaient encore quand il s'étendit sur son étroit lit de camp.